

Les limites épistémologiques des représentations sociospatiales des pratiques urbaines juvéniles

Michel Parazelli

Number 31, 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002390ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002390ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parazelli, M. (1998). Les limites épistémologiques des représentations sociospatiales des pratiques urbaines juvéniles. *Cahiers de recherche sociologique*, (31), 81–113. <https://doi.org/10.7202/1002390ar>

Article abstract

This article offers a critical reading of the main socio-spatial representations employed in scholarly literature to characterize the spatial practices of youths. Four epistemological presuppositions are identified: space as a resource for interaction, as a natural area, as a container, as a category-specific delimitation. While all the authors note the existence of a link between urban youth practices and their socialization desires, the spatial problematic has two epistemological biases: 1) urban space acts as an environment producing background effects; and 2) the relationship to space is the direct product of social action through the projection of its organization onto a spatial signifier. The effect of this shift is to designate urban space with the help of metaphors that reduce spatial reality to an interstice, a territory, a scenery, a material constraint, a container, or a resource.

Les limites épistémologiques des représentations sociospatiales des pratiques urbaines juvéniles*

Michel PARAZELLI

Depuis une dizaine d'années, on assiste à un regain d'intérêt, en Amérique mais surtout en Europe, pour l'étude des pratiques urbaines juvéniles. Toutefois, que la présence de groupes de jeunes dans les espaces publics ou dans les rues des centres-villes attire l'attention actuellement ne signifie pas que ce phénomène soit nouveau. Les historiens Schindler (1996**) et Schmitt (1993) ont décrit de quelle façon les sociétés préindustrielles du monde occidental (du Moyen Âge jusqu'à l'aube des Temps modernes) aménageaient une place sociale aux jeunes qui s'approprièrent la rue en tant «qu'exécuteurs de la morale publique», notamment par l'accomplissement rituel du charivari et du carnaval. Ariès (1979) a déjà montré que du XVIII^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle, la rue a constitué pour les jeunes des lieux ouverts de socialisation valorisés où il était possible d'entrer en contact avec des adultes et de faire des apprentissages sociaux. Parce qu'elles mettent en place de nouvelles normes, la montée de l'industrialisation, la séparation graduelle du lieu familial d'avec le lieu de travail, ainsi que la construction scientifique de l'adolescence (Hall, 1905), légitimant sur le plan politique un modèle juvénile d'immaturité sociale (Lutte, 1988), ont contribué à la restructuration de la place sociale des jeunes à la fin du XIX^e siècle en

* Ce texte s'inspire d'un chapitre de la thèse de doctorat en études urbaines que j'ai soutenue récemment: *Pratiques de «socialisation marginalisée» et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997.

** Compte tenu de la nature de cette contribution, c'est-à-dire une revue de la littérature, nous avons pensé qu'il était pertinent d'inclure les références bibliographiques dans le texte, contrairement à notre présentation habituelle. (N.D.L.R)

l'institutionnalisant dans des lieux de gestion tutélaire (pensionnats, écoles de réforme, écoles industrielles, etc.). Même si cet encadrement de masse avait aussi pour but la démocratisation du savoir, un fossé s'est créé entre le monde adulte et celui des jeunes. Selon certains auteurs (Gillis, 1974; Kett, 1977; Lutte, 1988; Ruddick, 1996), cet encadrement institutionnel aurait permis à la classe moyenne émergente de mieux contrôler, sur le plan axiologique et politique, le type d'adulte que la nouvelle société industrielle exigeait par la standardisation de la formation. De plus, la rue transformée en route publique perdit beaucoup de ses qualités socialisantes pour ne devenir progressivement qu'un lieu de passage, de transport et de transit où dorénavant les pratiques de sociabilité juvénile devaient être considérées comme suspectes, voire délinquantes. Par exemple, la création de l'école pour les enfants eut pour conséquence de séparer ces derniers et la vie adulte. L'historien Ariès (1979: 9) souligne qu'au XIXe siècle la rue était elle-même perçue par les classes supérieures comme «une source de dangers, de pollution physique et morale, de contagion et de délinquance». D'ailleurs, les travaux des sociologues urbains de l'école de Chicago au début du siècle témoignent de ces représentations par leurs cadres de référence théoriques et empiriques pour l'étude des pratiques urbaines des jeunes considérés comme délinquants et désorganisés socialement (Shaw et McKay, 1942; Thrasher, [1927] 1963). Soulignons que, déjà à cette époque, le débat concernant la stigmatisation morale associée au concept de désorganisation sociale avait cours. Dans un article récent, Guth (1996) montre que certains sociologues tels que Whyte ([1943] 1955), auteur de *Street Corner Society. The Social Structure of Italian Slum* et qui a été longtemps associé à l'école de Chicago, se dissociaient de l'idéologie «normalisatrice» de cette dernière: «W. F. Whyte reconnaît que la désorganisation sociale peut être traitée en terme de “perte d'influence des règles sociales existantes”, mais il souhaiterait que l'on fasse apparaître de manière concomitante la *recomposition sociale* les nouvelles modalités d'organisation des quartiers pauvres ou des zones de taudis.» (Guth, 1996: 612.) Notons que cette représentation négative de la rue a marqué profondément le XXe siècle. À ce titre, Kokoreff (1996: 171) mentionne, dans un article où il fait le bilan des recherches urbaines sur les jeunes en France (1977-1994): «Longtemps, le rapport entre ville et jeunesse a été informé à partir des représentations de la dangerosité sociale de la “rue”.»

En cette fin de siècle, plusieurs indices montrent qu'une sérieuse désaffectation sociale touche les lieux de socialisation prévus pour encadrer

l'insertion sociale des jeunes, décrochage qu'on peut rattacher à une crise de l'autorité qui s'intensifie et met en cause les fondements de la socialisation (Mendel, 1994). Cette érosion progressive des points de repère sociosymboliques stables se trouve amplifiée par un contexte de restructuration mondiale de l'économie qui marginalise de plus en plus de jeunes en les reléguant dans des emplois précaires, des programmes dits d'«employabilité» et des activités de débrouillardise (Gauthier, 1994). Dans ces conditions, et par un curieux retour des choses, la rue, avec tout ce qu'elle peut signifier sur le plan sociosymbolique, tend à représenter pour plusieurs jeunes un lieu instable de socialisation marginalisée qui, selon les catégories de jeunes, sera utilisé de façons diverses en tant que succédané face à la perte de sens des lieux de socialisation institutionnalisés. Il devient donc opportun de créer une rupture avec la «stigmatisation des pratiques de la ville et des jeunes présumés déviants. Il est donc nécessaire de disposer d'outils conceptuels qui permettent de penser la dynamique des rapports entre espace et socialisation, urbanité et sociabilité, comportements culturels et territoires urbains» (Kokoreff, 1996: 171). Partageant la même préoccupation que Kokoreff, j'ai cru bon d'analyser ces outils conceptuels que nous offre la littérature récente afin d'en évaluer la rigueur épistémologique. Cet exercice est d'autant plus pertinent socialement que le contexte actuel de mondialisation de l'économie favorise une spécialisation de la fonction socioéconomique des centres-villes. D'ailleurs, les diverses opérations de revitalisation qui ont cours dans les centres-villes pour les adapter à ce nouveau contexte provoquent des conflits d'occupation sociospatiale au centre desquels certains groupes de jeunes marginalisés (p. ex., les jeunes de la rue) se retrouvent souvent impliqués (Brannigan et Caputo, 1993; Ruddick, 1996; Charest et Gagné, 1997). C'est en prenant en considération la dimension sociospatiale des réalités des jeunes que des chercheurs se sont penchés sur le sens de leurs pratiques urbaines¹. De façon générale, ces pratiques juvéniles sont envisagées soit comme un phénomène de socialisation adolescente, soit comme des manifestations de marginalité, de déviance ou d'exclusion sociale. Mais, comme nous allons le voir, les représentations théoriques auxquelles on se rapporte le plus souvent pour appréhender les pratiques sociospatiales des jeunes peuvent entraîner des glissements épistémologiques qui gommant la spécificité géosociale de ces pratiques et,

¹ Mentionnons à ce sujet le retour en force, particulièrement en France, des travaux et des concepts écologiques élaborés au début du siècle par les sociologues urbains de l'école de Chicago pour appréhender les réalités sociospatiales juvéniles.

pour certaines d'entre elles, débouchent sur un point de vue naturaliste de la socialisation et de la marginalité urbaines en continuité avec l'écologie urbaine du siècle passé. Mon intention dans cet article est de présenter les formes conceptuelles de ces représentations sociospatiales et d'en analyser les limites épistémologiques afin d'indiquer une piste de recherche qui tienne vraiment compte de la dimension sociospatiale des pratiques urbaines de socialisation des jeunes.

Principales représentations sociospatiales

C'est à partir d'une revue de la littérature récente (datant d'une vingtaine d'années) traitant des pratiques spatiales de socialisation des jeunes de la rue et sur la rue que j'ai pu relever quatre représentations sociospatiales le plus fréquemment utilisées par les auteurs. Pour bien illustrer ces représentations théoriques, j'ai sélectionné 24 auteurs qui ont tenté de comprendre les pratiques spatiales de socialisation des jeunes de la rue et sur la rue. La première représentation consiste à considérer les lieux de socialisation de ces jeunes comme des ressources d'interaction; la deuxième conçoit ces lieux comme des aires naturelles, tandis que la troisième les assimile à de simples contenants. Selon la quatrième représentation, enfin, la notion d'espace ne correspond qu'à une délimitation catégorielle d'une pratique de sociabilité dépourvue de qualité spatiale. Notons que certains auteurs utilisent plus d'une représentation. Par exemple, la représentation de l'espace comme ressource d'interaction est souvent accompagnée de la représentation de l'espace comme aire naturelle. D'ailleurs, ces deux représentations sont parmi celles qui reviennent le plus souvent dans la littérature. Je vais présenter chacune d'elles en décrivant les formes conceptuelles qu'elles génèrent et je conclurai en exposant leurs limites épistémologiques.

L'espace comme ressource d'interaction

La notion d'espace comme ressource d'interaction est inspirée de l'interactionnisme symbolique lancé par G. H. Mead ([1934] 1963) et développé par Blumer (1969), Becker (1963) et Goffman ([1963] 1975), tous issus de la tradition de l'écologie sociale (école de Chicago). Cette représentation de l'espace introduit l'activité symbolique et interprétative dans les pratiques spatiales de sociabilité, les significations sociales étant

produites par ces contextes d'interactions. Il s'agit de comprendre comment les acteurs, dans un contexte d'interactions, adoptent un comportement social en interprétant celui des autres (Digneffe, 1993). Considérer l'espace comme une ressource d'interaction implique que les lieux soient des objets ou des cadres matériels exploités par les jeunes pour favoriser une communication sociale entre eux et avec les autres. C'est la perspective qu'adoptent Rémy et Voyé lorsqu'ils tentent de spécifier la dimension spatiale dans la dynamique urbaine de la territorialité:

En ce sens, l'espace n'apparaît pas seulement comme un contenant dans lequel le contenu prend place; il s'avère aussi être une ressource à partir de quoi recomposer les liaisons entre le psychique et le social, les modalités d'appropriation de cette ressource pouvant devenir un enjeu collectif important. (Rémy et Noyé, 1981: 122.)

Cette affirmation de Rémy et Voyé selon qui l'espace peut être une ressource pour recomposer un lien entre le psychique et le social est une intuition intéressante qui n'est malheureusement pas démontrée. Ce type d'assertion est courant dans les travaux traitant du rapport des jeunes à l'espace. En tant que ressource, l'espace est représenté comme un «décor» à l'intérieur duquel l'individu tente de jouer un rôle en «mettant en scène», de façon stratégique, des représentations identitaires et en projetant sa différence à travers l'assignation ou l'appartenance à une place. Lorsque cette représentation est considérée dans la perspective du conflit portant sur l'appropriation de lieux, certains auteurs examineront les facteurs sociospatiaux de contrôle déterminant le rapport de force en jeu. Quelques-uns d'entre eux compléteront ce type d'analyse en faisant appel à une lecture marxiste ou inspirée de Foucault (1975). Globalement, selon cette représentation, le phénomène d'appropriation des lieux par les jeunes de la rue et sur la rue est vu comme un moyen de distinction sociosymbolique dont l'enjeu est surtout la construction de l'identité sociale. Se caractérisent par ce type de représentations sociospatiales les auteurs suivants: Ferrand (1976), De Gaulejac et Mury (1977), Rémy et Voyé (1981), Authier (1986), Ostrowetsky (1988), Foret et Bavoux (1990), Kokoreff (1991, 1993), Barreyre (1992), Dubet et Lapeyronnie (1992), Duprez et Hedli (1992), Vulbeau (1992), Fize (1994), Lieberg (1994) et Ruddick (1996). Plusieurs notions sociospatiales découlent de ce type de représentations. J'expose les plus significatives dans la littérature.

Sans nécessairement faire explicitement référence à la dimension symbolique, De Gaulejac et Mury ont cerné en 1977 une dynamique sociospatiale s'y rapportant chez les jeunes marginalisés qu'ils appelaient «jeunes de la rue». Adoptant une approche sociopolitique, ces auteurs évoquent la quête d'«espaces libres» que ces jeunes pourraient s'approprier afin d'exister comme sujets et non comme simples consommateurs d'activités programmées:

La revendication principale des jeunes est celle d'espaces qui ne soient pas fonctionnalisés c'est-à-dire d'espaces libres. Le stade c'est de l'herbe. Ce qui est réclamé, c'est la reconnaissance de lieux où ils puissent s'exprimer, «faire ce qu'on veut», inscrire leur désir, ce qui est tout le contraire de lieux qui ont été prévus, organisés par d'autres même s'ils ont été pensés pour répondre aux besoins des jeunes. Quand on va dans un endroit où l'on sait ce qui va se passer c'est monotone. On n'a rien pour être libre. [...] un lieu qui lui permette d'être un sujet et non pas toujours et encore l'objet du désir des adultes [...]. Aussi considèrent-ils que, comme le travail est un temps volé à la vie, lorsqu'ils ont le temps, c'est l'espace qui leur est volé. (De Gaulejac et Mury, 1977: 136-138.)

À la suite de Foucault (1975) et de Dreyfus (1976), De Gaulejac et Mury introduisent la dimension du contrôle et de la surveillance des lieux. Ils montrent que l'espace urbain fonctionnalisé peut constituer une ressource pouvant influencer sur les possibilités et les formes d'interactions des jeunes.

Un autre chercheur des années soixante-dix insiste aussi sur l'importance des «processus conflictuels des localisations particulières» (Ferrand, 1976: 442) dans l'analyse des pratiques spatiales des regroupements de jeunes dans les temps aussi bien libres que contraints. Cet auteur spécifie que, contrairement à l'approche écologique qui considère la ségrégation comme un état de fait inscrit dans l'évolution de l'organisme urbain, «la production des pratiques dans l'espace urbain n'appartient pas à un ordre établi et mesurable; c'est un processus conflictuel et dynamique (*ibid.*: 439)». Loin de constituer de simples usagers de services urbains, les jeunes, selon Ferrand, accaparent des lieux pour se différencier socialement, pour se donner une position spécifique qui fera en sorte qu'ils ne seront pas associés à d'autres pratiques sociospatiales. L'enjeu de l'appropriation ne serait pas seulement une affaire de consommation d'espaces, mais aussi une affaire de rapports de

pouvoir dans le jeu social. Pour lui, l'efficacité symbolique associée aux lieux est constitutive de l'espace et son actualisation est l'«expression métonymique d'une position sociale»:

Et cependant, l'accaparement d'un espace paraît important. À deux niveaux: d'une part disposer d'un espace, c'est pouvoir faire régner une règle du jeu particulière, définir à partir d'elle les inclusions ou les exclusions; c'est pour le groupe, être celui qui désigne l'autre au lieu d'être soi-même interprété, identifié, accepté ou refusé dans un jeu social ouvert. Il s'agit ici d'une efficacité pratique, concrète. D'autre part, avoir «son espace» induit une position particulière dans l'ensemble des pratiques de l'espace, c'est-à-dire par rapport à l'ensemble des processus de différenciation sociale. Et c'est en cela que l'espace a une efficacité symbolique. *Le rapport à un lieu particulier exprime de façon métonymique une position dans des rapports sociaux.* Une «géographie» des espaces ou des territoires de groupes, prise au pied de la lettre comme accaparement des espaces, est réductrice, l'espace est immédiatement symbolique. (Ferrand, 1976: 440-441; c'est moi qui souligne.)

Ce point de vue exprime bien la nécessité théorique d'étudier la dimension symbolique qui caractérise les pratiques d'appropriation spatiale, discréditant ainsi une géographie hyper-empiriste de l'accaparement des espaces.

Dans leur étude sur les jeunes fréquentant la rue de la République, à Lyon, Foret et Bavoux (1990) vont dans le même sens que Ferrand. Ils ont observé que cette rue jouait un rôle «d'initiation au mode de vie urbaine» pour les jeunes en général. La rue de la République offrirait ainsi des «lieux de qualification» sociale et de spectacles ritualisés où les jeunes peuvent expérimenter le rapport aux autres dans un contexte de liberté. Les auteurs considèrent cette rue comme faisant partie des «lieux de stockages de valeurs culturelles et économiques» pour indiquer son fort potentiel de «citadinisation» en favorisant la discussion entre les générations (Foret et Bavoux, 1990: 52-53). Ainsi, affirment Foret et Bavoux, la présence des jeunes dans certains lieux de la rue vient enrichir l'espace en produisant d'autres images collectives de la vie sociale. Et c'est par la comparaison de ces nouvelles représentations sociosymboliques avec les autres que l'espace acquiert sa dimension symbolique:

Ce faisant, [les jeunes] ajoutent du sens à l'espace, en surimposant sur le cadre initial d'autres images, d'autres représentations collectives. La

dimension symbolique des espaces publics se construirait donc ainsi, dans une lutte permanente entre des groupes sociaux qui cherchent à se qualifier par référence à un système de valeurs imposé spatialement. (Foret et Bavoux, 1990: 54.)

Dans la même veine, Authier (1986) conclut que l'espace de la marge occupé par les jeunes marginaux «n'est ni un contenant, ni une hypostase, mais une dimension de la relation à autrui, et son usage social est bien un acte de pouvoir». En ce sens, les travaux d'Ostrowetsky (1988) portant sur l'espace public des nouveaux centres-villes et les pratiques de sociabilité confirment l'importance de l'imaginaire social dans l'analyse des pratiques urbaines des jeunes. S'appuyant sur les travaux de Goffman et de Baudrillard, l'auteure montre l'intérêt d'analyser le jeu d'interactions identitaires entre le lieu fréquenté et les images de soi:

Le raisonnement peut se schématiser ainsi: si la fréquentation d'un espace public, et plus précisément du public qui l'occupe, peut affecter les pratiques d'un citoyen (soit qu'elle l'attire, soit qu'elle le repousse) c'est en fonction des «images de soi» qu'elle lui renvoie, ou encore des effets identitaires et réflexifs qu'elle mobilise et fait affleurer à la conscience des uns et des autres. [...] Bref, tout espace public est un espace où se distribuent de manière tantôt diffuse tantôt «saillante» des considérations réciproques qui touchent à l'identité des sujets. Et sans doute ce plan singulier de sensibilité imaginaire est-il essentiel pour tenter d'objectiver la strate spécifique de la composition des publics et de comprendre le rôle qu'elle joue dans la détermination d'un espace urbain comme espace d'urbanité. (Ostrowetsky, 1988: 14-15.)

Cette définition de l'urbanité implique l'existence d'«espaces sociables» garantissant aux usagers une «proximité non problématique» pour les autres tout en préservant leur intégrité minimale («voir et être vu»). Donc, ici, l'auteure établit des liens écologiques entre le concept de territoire et l'espace comme ressource d'interaction sociale (mise en scène publique de soi). C'est aussi à partir des propriétés et des dispositions physico-spatiales du lieu qu'un champ de visibilité sera composé pour différents usagers selon l'ambiance recherchée. En ce qui concerne les jeunes, Ostrowetsky souligne que ces derniers constituent la catégorie sociale qui prouve le mieux l'idée de l'«espace urbain comme mise en spectacle». L'auteure donne en exemple le soin que les jeunes apportent à leur apparence lors d'une sortie en ville (parures, coiffures, etc.). Rappelant que la sortie en ville représente pour les jeunes un changement de scène,

Ostrowetsky souligne que l'émancipation est au cœur de cette pratique juvénile:

Cette séquence de la sortie en ville peut certes se «routiniser», elle peut à l'inverse avoir à certains âges de la vie (adolescence) la valeur d'une sorte de défi émancipatoire: il reste que la ville s'y profile toujours comme une scène d'une comparution possible. [...] Descendre en ville peut s'effectuer sur un mode conquérant. On y conquiert un peu de liberté d'échapper à l'espace domestique du contrôle. Mais cette détermination est trop négative. On y assume aussi un statut de jeune adulte dans la mesure où l'on s'y confronte, dans un sentiment d'autonomie, à un monde adulte. (Ostrowetsky, 1988: 37.)

Les résultats d'une recherche menée auprès d'une centaine de jeunes adolescents dans une banlieue suédoise se rapprochent de ceux de l'analyse d'Ostrowetsky. S'appuyant aussi sur les travaux de Goffman, Lieberg (1994) montre que le centre-ville sert de théâtre pour les adolescents qui peuvent ainsi expérimenter de nouvelles relations sociales dans des lieux non régis par l'autorité parentale. Dans une quête d'émancipation, les jeunes occupent des zones du centre-ville en «privatisant» certains espaces étant donné l'absence de lieux privés pour se socialiser. Ils créent donc des places en leur donnant un sens et un usage, d'où les conflits avec les adultes et les autres groupes de jeunes. Pour Lieberg, il existerait deux types de lieux: «*place of retreat*» et «*place of interactions*». Le premier type renvoie aux lieux permettant de s'éloigner des adultes, du contrôle public et d'autres groupes de jeunes; le deuxième type, aux lieux où ils peuvent «voir et être vus». D'après le chercheur suédois, la stabilité des lieux dépend de la négociation de l'accès à ces types d'endroits. Les difficultés liées à la perception sociale négative de ces lieux, considérés comme favorisant les activités dangereuses et criminelles, poussent les autorités à éliminer les espaces libres (*free-zones*). Ces observations sur les adolescents en général rejoignent celles de Fize (1994) qui affirme que les jeunes de la banlieue réaménagent des espaces publics à des fins ludiques étant donné qu'ils sont privés d'espace à soi dans le logement familial. Ils qualifient ces lieux d'espaces «à jouer» et de «points d'ancrage». Selon Fize, pour ces jeunes, rencontrer l'autre et se faire voir dans les centres-villes correspondent en fait à la recherche d'«une place sociale». Cette lecture des pratiques spatiales des jeunes de la banlieue est partagée par Barreyre qui désigne les lieux occupés par les bandes de jeunes (halls, portes cochères, places publiques et lieux marchands) comme des «espaces

carrefours de l'échange social» (Barreyre, 1992: 67). À propos de la question de la socialisation des jeunes, Kokoreff affirme à son tour que l'espace est une «composante de la construction des identités juvéniles» (Kokoreff, 1993: 171). Kokoreff donne l'exemple des tagueurs qui se partagent l'espace du métro pour y superposer une multiplicité de signes, de repères micro-culturels, rendant visibles les traces de ces jeunes et transformant le métro en un «espace polymorphe» (*ibid.*: 29-30). S'intéressant au phénomène des graffitis dessinés par des jeunes, Vulbeau (1992) émet l'idée que ces derniers ne s'approprient pas un territoire, mais marquent des déplacements, à la manière d'un balisage identitaire. Cette pratique s'expliquerait par le fait que notre société ne fonctionnerait plus au moyen de la discipline et de l'enfermement, mais selon une dynamique de «contrôle continu et de communication instantanée où l'enjeu est d'accéder aux espaces sociaux» (Vulbeau, 1992: 40).

Dans la littérature, j'ai relevé une autre façon de considérer l'espace comme une ressource d'interaction. Bachmann (1992) rend compte des effets sociaux de la banlieue sur les jeunes et affirme que l'enfermement spatial conduit souvent les jeunes de la banlieue à vivre cette situation de façon paradoxale comme une «captivité et comme un refuge».

Quant à la récente étude de la géographe-urbaniste Ruddick (1996), elle nous offre de bonnes pistes d'analyse de ce lien entre l'identité sociale des jeunes de la rue et les pratiques sociospatiales conflictuelles. C'est pourquoi je m'y attarderai davantage. Ruddick présente les résultats d'une analyse historique (1975-1992) et géosociale des pratiques sociospatiales des jeunes de la rue et des jeunes sans-abri d'Hollywood. Selon elle, de façon générale, la société juge que les adolescents sont trop jeunes pour être considérés comme des sujets et dénie la crédibilité de leurs actions. C'est pourquoi ils sont perçus comme maladroits, stupides et contagieux. Ruddick croit que les jeunes de la rue, à Hollywood, ne sont pas que des victimes d'une économie en restructuration, ils sont aussi des sujets actifs qui tentent de faire valoir leur existence collective en luttant contre une stigmatisation sociale. Quant à l'espace, loin de n'être qu'un contenant dans lequel prennent place les activités sociales, il représente, selon elle, un moyen de production symbolique de valeurs culturelles faisant l'objet de luttes chez les jeunes de la rue qui cherchent à protéger les représentations identitaires de leur vie sociale marginalisée. L'identité des sujets sociaux se crée, dit Ruddick, dans et à travers l'espace social de la ville à partir des

pratiques sociospatiales d'appropriation. Le contrôle de l'espace public peut affecter ces pratiques en ce que serait privilégié le maintien d'un imaginaire social plutôt qu'un autre par la gestion urbaine des pratiques de spatialisation des significations sociales. En d'autres termes, pour l'auteure, perturber un lieu équivaut à perturber les significations qui lui sont associées. Ruddick dit avoir examiné «*the material power of symbolism in the creation and maintenance of social identity in and through space*» (Ruddick, 1996: 4). C'est en marquant certains lieux d'un imaginaire social donné que les jeunes de la rue peuvent lutter contre la construction sociale stigmatisante de leur statut de marginaux. Ruddick insiste pour dire que l'espace n'est pas qu'une projection métaphorique de l'identité sociale, il est surtout un facteur de production d'une sous-culture. Elle ne s'attarde pas sur la façon dont les individus sont attirés par les significations symboliques des lieux qui sollicitent un certain imaginaire social selon un processus de spatialisation sociale déjà décrit par Shields (1989). Elle tente plutôt de comprendre comment les individus stabilisent eux-mêmes la spatialisation de nouvelles significations symboliques. Par exemple, elle laisse entendre que le contrôle, par les jeunes punks squatters, des significations symboliques associées à l'appropriation de lieux leur a permis de renforcer leur identité sociale et de résister à l'attribution d'une étiquette d'itinérants. Parlant des jeunes punks squatters, Ruddick exprime bien dans l'extrait suivant son point de vue théorique au sujet du lien qui existe entre l'espace et le contrôle de l'identité sociale:

A distinct sense of self is manifest in the creation and maintenance of distinct spaces. But space is usually thought of primarily as a metaphor or a manifestation of a distinct subculture, rather than a factor in the production of this subculture. For the punks squatters in Hollywood, the complicity of "space" and "self" had a number of implications. First, their ability to define and control space was central to their self-definition as punks rather than as homeless youths in need of services—a factor that youth workers had to contend with in attracting them to services. But it was not simply "space" as an undifferentiated container of activity (albeit under their control) which contribute to their identity. Not just any space would do. The account of the rise and decline of punk squatting culture in Hollywood suggests that the symbolic meaning of space is at least as important to a subculture as its physical existence. The symbolic importance of space in contributing to reinforcing the self-image of punks was expressed in their use of the Hollywood area as a whole, both in terms of the spaces they shunned, and the spaces they shared. (Ruddick, 1996: 100.)

Par ailleurs, l'auteure explique que ce phénomène d'association entre le choix de lieux et les significations symboliques procède par «homologie» (*homology*), c'est-à-dire par une certaine équivalence identitaire entre le lieu matériel et l'imaginaire social du groupe (Ruddick, 1996: 113). Par exemple, elle observe que le cimetière d'Hollywood constitue un lieu de rassemblement très important que les punks de la première génération (1975-1980) associent à leur «salon», renforçant ainsi leur philosophie du chaos et de la rupture sociale. D'ailleurs, Ruddick précise que le déclin du mouvement punk à Hollywood est attribuable à la répression policière et à la fermeture des lieux marginaux stratégiques pour les punks, tels que le cimetière, étant donné leur forte homologie spatiale avec leur culture. Les jeunes manquant de lieux pour affirmer leur identité sociale, la sous-culture punk s'est effritée, et de plus en plus de jeunes ont été contraints de recourir aux divers refuges ainsi qu'à des activités illégales pour survivre (prostitution, vente de drogues, etc.). La définition de leur identité sociale était alors entre les mains des organismes de services s'adressant aux sans-abri. Évoquant les caractéristiques de la ville postmoderne (*gentrification*, idéologie de la croissance, du loisir et de la santé, etc.), Ruddick affirme que les sans-abri en général peuvent continuer à faire partie de cette ville postindustrielle à condition qu'ils parviennent à modifier la signification de leur présence urbaine. Cela exige qu'ils présentent une identité alternative afin de combattre l'image négative d'eux que véhiculent les diverses coalitions d'affaires locales. En effet, Ruddick rappelle que, pour ces coalitions, la simple présence d'itinérants dans les centres-villes affaiblit ce qu'elle qualifie d'«idéologie du redéveloppement» étant donné que l'idée de restructuration économique des centres-villes occulte l'exclusion parallèle de plusieurs groupes sociaux, dont les jeunes.

L'espace comme aire naturelle

Cette représentation des pratiques spatiales circonscrivant des comportements sociospatiaux des jeunes s'inspire à la fois des travaux éthologiques de Lorenz (1966) en ce qui concerne le concept de territoire et de ceux de l'école de Chicago, plus spécialement ceux de Thrasher ([1927] 1963), pour le concept d'espace interstitiel. Le territoire offre aux chercheurs une métaphore du comportement animal pour décrire le

marquage de limites dans l'espace par les jeunes, et l'interstice leur permet d'utiliser une métaphore géomorphologique (fissure, faille, rupture, creux, etc.) et écologique (aire naturelle) pour nommer le type de lieux habituellement occupés par les jeunes. De façon générale, les chercheurs qui emploient ces deux types de représentation considèrent l'espace comme un facteur déterminant de façon relative les formes de sociabilité des jeunes de la rue et sur la rue. Le défi sociologique que fait surgir ce type de représentations réside dans la détermination des règles comportementales régissant l'équilibre des interactions sociales dans la rue. Par exemple, dans un article traitant de la socialité et de la rue, Maffesoli soutient que l'individu sait d'un savoir implicite et non d'un savoir conscientisé «quels types d'empiètement [il peut] faire sur l'autre de manière à ne pas détruire l'équilibre écologique de cet éco-système, de cet espace [qu'il est] obligé de partager avec d'autres» (Maffesoli, 1994: 30). En ce sens, cette représentation spatiale est souvent amalgamée ou utilisée comme complément avec la première représentation (ressource d'interaction). Parmi les auteurs chez qui on retrouve cette représentation sociospatiale des pratiques urbaines juvéniles, on peut mentionner: De Gaulejac et Mury (1977), Boullier (1985), Ostrowetsky (1988), Kokoreff (1991), Roulleau-Berger (1991), Barreyre (1992), Dubet et Lapeyronnie (1992), Lucchini (1993), Fize (1994), Schaut et Van Campenhoudt (1994), Ruddick (1996).

Dans une étude sur les caractéristiques et les tendances de la pratique du travail de rue en communauté française (incluant le Québec), Schaut et Van Campenhoudt affirment que la rue «peut représenter un lieu naturel de sociabilité surtout pour des populations issues de l'immigration maghrébine ou quand on n'a pas de jardin chez soi». Dans l'extrait suivant, les auteurs illustrent bien que les travailleurs de rue qui perçoivent la rue comme un territoire marqué socialement par les jeunes de la rue ont intégré cette représentation:

[La rue] devient un lieu de marquage social alors qu'on la considérait, dans la ville européenne classique, justement comme un lieu d'expression d'un anonymat choisi, comme un espace de liberté. Le travailleur de rue parle d'ailleurs davantage de territoires des jeunes que d'espace public comme on désigne d'ordinaire la rue. Cette conception modifie le mode d'intervention du travailleur de rue: dès lors qu'il reconnaît l'existence de territoires et de leurs processus d'appropriation, il s'agit de se conformer à leurs règles, à leurs frontières (la rue devient

la matrice de multiples espaces privés collectifs) et de reconnaître les pouvoirs informels qui s'y développent... avec souvent l'impression de s'y imposer. (Schaut et Van Campenhoudt, 1994: 29-30.)

Cette conception de la rue se retrouve aussi chez Dubet et Lapeyronnie (1992) qui considèrent les territoires comme la principale ressource sociale et économique favorisant des alliances de réseaux. Les auteurs font référence à la notion de «*street corner society*» du sociologue urbain de l'école de Chicago Whyte ([1943] 1955) pour cerner la différence existant entre les «bandes» de jeunes français et le phénomène des gangs américains tel que l'a étudié Thrasher ([1927] 1963). La cohésion dans les groupes d'appartenance de jeunes français étant plus fragile, les auteurs parlent plutôt de «pseudo-bandes». On a ici un exemple d'usage conceptuel liant les deux premières représentations spatiales (l'espace comme ressource d'interaction et comme aire naturelle). Inversant le point de vue de Ruddick (1996) sur la résistance des jeunes de la rue face à la stigmatisation de leur identité sociale, Dubet et Lapeyronnie affirment que l'identification à un territoire stigmatisé par des groupes d'appartenance de jeunes (tagueurs, rappeurs, zoulous, beurs, blacks et skins) permettrait à ces jeunes de valoriser une identité sociale devenue marginale :

Le territoire apparaît comme la seule identité possible ou, pour le moins, comme une identification élémentaire liée à la communauté d'expérience des jeunes et à l'étiquetage subi. Grâce à elles [les pseudo-bandes], l'identification à un territoire stigmatisé opère un renversement des valeurs et des stéréotypes: la marginalité devient rébellion, le rejet devient solidarité et cohésion, la honte devient affirmation collective de la cité et, dans le moment de la bande, le groupe se construit une conscience fière. Il se vit comme défenseur guerrier d'un territoire. (Dubet et Lapeyronnie, 1992: 185.)

Du côté des enfants et des jeunes de la rue à Rio de Janeiro, Lucchini (1993) établit une distinction encore plus nette en ce qui regarde la fragilité des pratiques de sociabilité collective de ces jeunes. Pour qualifier cette forme de sociabilité collective, l'auteur emploie les notions de «*near-group*» et de «dyades» (pairs), ce qui lui permet de rendre compte du réseau de relations de ces jeunes (Lucchini, 1993: 79). Selon Lucchini, cette réalité sociale se refléterait dans le mode d'occupation de l'espace, montrant ainsi le lien intime entre les pratiques spatiales et les pratiques de sociabilité des jeunes. Les enfants et les jeunes de la rue disposeraient de ce que l'auteur appelle des «territoires partiels et éphémères» et non de

véritables territoires tels que se les donnent les bandes des jeunes de quartiers périphériques. Afin d'étudier la formation et les frontières mouvantes de ces «territoires partiels», Lucchini fait appel au concept de «densité écologique» déjà utilisé par les tenants de l'école de Chicago au début du siècle. Lucchini (1993: 78) définit la densité écologique comme le «rapport qui existe entre les ressources matérielles et sociales d'un espace, et le nombre d'individus qui en dépendent pour leur survie».

Notons que, parfois, des auteurs, comme Kokoreff, emploient d'autres mots, équivalents au concept de territoire, tels que «enclaves» (Kokoreff, 1991: 29) ou «micro-repairs» (Kokoreff, 1996: 173), pour signaler le mode d'investissement mineur des jeunes dans les lieux publics qu'ils s'approprient. Quant à Fize, il signale que les jeunes font leurs des territoires «interdits» en réaménageant les espaces publics constituant des «lieux flottants, mal définis, inachevés, délaissés par l'autorité publique» (Fize, 1994: 96). Et Boullier (1985) compare la fréquentation assidue des cafés par les jeunes lycéens de Rennes à la création de «niches» (niche écologique).

L'autre notion métaphorique servant à désigner les lieux propres aux jeunes de la rue et sur la rue est «espace interstitiel» ou «interstice». Cette notion commode par l'image suggestive qu'elle renvoie est employée par plusieurs auteurs pour rendre compte d'un phénomène d'association ou de «symbiose écologique» entre la situation de rupture sociale que vivent plusieurs jeunes et les caractéristiques de lieux moins définis dans leur usage (Fize, 1994: 96). À titre d'exemple, le passage suivant, extrait de l'étude sur les loubards de Barreyre, traduit bien cette association métaphorique entre le social et le spatial:

[La bande] investit les halls d'entrée, les portes cochères, les places publiques ou les lieux marchands, elle occupe les limites symboliques et urbanistiques entre le privé et le public, les espaces carrefours de l'échange social. Phénomène de l'interstice, elle se glisse dans les «fissures et les ruptures» du social. Ce qui spécifie le phénomène des bandes n'est pas tant la structuration interne (qui fluctue selon les époques, les contextes, les individus) que son rapport de déambulation avec la rue, un mouvement de dérive, d'errance. Unité tactique, la bande répond à un besoin de mobilité pour investir les creux et les croisements. (Barreyre, 1992: 67.)

Schaut et Van Campenhoudt étendent l'usage de la métaphore de l'espace interstitiel à tout ce qui est entre deux types de pratiques ou formes d'organisation distinctes, confondant ainsi le lieu et l'activité sociale:

Le travail de rue trouve en effet une bonne part de sa pertinence dans ce qui pose problème aujourd'hui: le fait qu'il s'exerce «à la marge», en grande partie dans des «espaces secondaires», interstitiels et intermédiaires entre l'informel et le formel, la «rue» et l'institutionnel, dans l'effort d'établir des relations de confiance durables qui ne se prêtent pas aux projets «intégrés» à court terme et aux évaluations instrumentales qui constituent les paradigmes actuels. (Schaut et Van Campenhoudt, 1994: 89.)

L'espace comme contenant des pratiques de sociabilité

Ce type de représentation n'incorpore l'espace que dans sa fonction du support matériel en tant que «contenant» des pratiques sociales des jeunes de la rue et sur la rue. C'est le point de vue qu'a adopté Côté (1988) dans son étude d'ethnologie urbaine sur les jeunes de la rue à Montréal. Dans son chapitre consacré à l'étude de l'espace de la rue, Côté définit l'espace de la façon suivante: «L'espace c'est là où le sujet est situé: dedans, dehors, air, rue, maison, bar, sous-sol, parc, mont, fleuve, métropole, centre-ville... L'espace construit ou modifié est, bien sûr, le résultat d'une conception de l'univers.» (Côté, 1988: 309.) L'auteure s'en tient à une description des objets matériels contenus dans l'espace et évacue la dimension symbolique des lieux, sauf en ce qui concerne les signes corporels des jeunes. Elle considère les lieux que fréquentent les jeunes de la rue dans un sens restreint, soit comme un cadre matériel de vie sans possibilité d'appropriation, car le jeune de la rue est, selon l'auteure, un «nomade urbain». Cette mobilité perpétuelle et sans but contraint le jeune de la rue à vivre dans ce que Côté (1988: 345) appelle un «no man's land, dans la mesure où [le jeune] est constamment en violation des usages habituels des lieux publics et privés». Seul le corps du jeune de la rue peut être investi de significations symboliques, car il représenterait son seul point d'ancrage sociospatial (*ibid.*: 298, 309). Selon l'auteure, l'allure vestimentaire, le tatouage, la coiffure, l'adoption d'un rat comme animal de compagnie sont, pour les jeunes punks de la rue qu'elle a rencontrés,

autant de signes esthétiques d'une culture révélant une histoire (Côté, 1992: 148-149).

En retenant l'idée de *no man's land* pour rendre compte du nomadisme, Côté néglige de prendre en considération les pratiques d'appropriation de lieux autres que celles s'exerçant sur le corps des jeunes de la rue. Cela l'amène à une vision réductrice du contexte spatial des jeunes de la rue et à une description passive des lieux qu'ils fréquentent:

Le décor significatif des jeunes de la rue à Montréal se compose autour des trottoirs, des boutiques, des vitrines, des bars, des ruelles, des immeubles désaffectés, du métro et des urgences d'hôpitaux, des bureaux des services sociaux, des centres d'hébergement et de détention qui ont leurs odeurs et leur atmosphère. (Côté, 1988: 310-311.)

Dans un ouvrage récent, Chobeaux (1996) adopte la même perspective, celle de l'errance sans but, pour étudier les jeunes zonards en France qu'il qualifie de «nomades du vide». Le même type de traitement de l'espace se retrouve dans un article de Wyllie et Smith (1996) qui analysent les résultats d'une recherche de géographie comportementale visant à déterminer si les pratiques spatiales d'étudiants adolescents de Winnipeg (394 questionnaires) variaient en fonction d'une personnalité extravertie ou introvertie. À la suite d'une analyse quantitative (tests de régression multiple), Wyllie et Smith ont relevé une relation statistique positive entre personnalité extravertie et nombre de lieux d'activités (*activity spaces*) fréquentés. Aussi, le degré d'extraversion a un effet positif sur la fréquence des trajets routiniers des adolescents vers les lieux d'activités sociales et un effet négatif sur les trajets orientés vers des lieux d'activités passives. Par conséquent, les auteurs concluent que certaines caractéristiques du trajet routinier des adolescents sont attribuables aux aspects de la personnalité sociale des adolescents plutôt qu'aux opérations conscientes de l'esprit (Wyllie et Smith, 1996: 178). Sans autre considération que la distance métrique, les «espaces d'activités» ne constituent ici que des points de support d'activités plus ou moins éloignés du foyer des jeunes. L'espace se réduit ainsi à un contenant de plusieurs «points» d'activités (*activity spaces*).

L'espace comme délimitation catégorielle

Ce type de représentation spatiale conduit les auteurs à n'employer le terme «espace» que pour opérer une pure délimitation catégorielle d'un concept en guise de frontière abstraite d'un objet d'étude comme l'«espace social précaire» de René (1993) et l'«espace de transition culturel» de Roulleau-Berger (1991). En se servant du terme espace pour circonscrire l'identification de phénomènes sociaux, les auteurs semblent vouloir attribuer à ces phénomènes une identité géographique ou leur insuffler un peu plus de matérialité empirique. Ce que les auteurs désirent surtout évoquer, c'est l'idée d'intervalle, d'écart ou de différence qualitative entre deux formes d'insertion sociale ou de sociabilité urbaine. Les auteurs qui ont recours à ce type de représentation spatiale sont: De Gaulejac et Mury (1977), Ostrowetsky (1988), Roulleau-Berger (1991), René (1993), Fize (1994), Lesourd (1994), Ruddick (1996).

Dans un article exposant les résultats d'une recherche doctorale sur les pratiques de jeunes adultes montréalais (20 entretiens de jeunes âgés de 20 à 37 ans) vivant une situation de précarité socioéconomique, René utilise la notion «d'espace social précaire» pour rendre compte de la stabilité d'une forme d'insertion sociale se situant entre l'exclusion et l'intégration:

En ce sens, et c'est là la proposition originale de cet article, d'un temps, d'un passage, d'une phase, d'un état transitoire à l'image des générations antérieures, la jeunesse se transforme et devient un «espace de vie», que j'appelle «espace social précaire». Espace social, donc, plutôt que temps social, parce que, pour ces jeunes, s'institue quelque chose de plus stable, de plus arrêté. Parce que l'idée d'espace, sans exclure toute temporalité, devient ici dominante. Ils «s'installent» parce qu'ils occupent, pour un terme indéfini, un espace de vie qui n'est ni l'exclusion complète ni l'intégration ou l'installation dans la vie adulte. (René, 1993: 155.)

L'usage du concept d'espace ne se fonde ainsi pas sur une réflexion géographique et relève davantage d'une évocation imagée du concept de stabilité par opposition à l'état transitoire que constitue l'idée traditionnelle de passage et de phase associés à la période de l'adolescence. Dans la même perspective, Roulleau-Berger (1991: 12-13) affirme que les jeunes vivant dans des conditions précaires (qu'elle qualifie de «nomades») créent des «espaces de transition culturels», espaces qui se situent à l'écart des institutions tout en constituant des filières intermédiaires d'insertion

socioéconomique. L'auteure établit une distinction nette entre le lieu géographique et le territoire symbolique afin de préciser que son concept d'«espace de transition culturelle» ne veut désigner que la présence d'une voie d'insertion intermédiaire entre l'économie formelle et la réglementation des politiques urbaines. Bien qu'elle ait étudié le même objet sociologique que René (1993), Roulleau-Berger ne désigne pas la stabilité d'une nouvelle forme d'insertion socioéconomique avec son concept d'«espace de transition culturelle». Elle rend plutôt visible l'instabilité organisationnelle des réseaux de pratiques socioculturelles de ce type d'insertion socioéconomique des jeunes adultes français en délimitant ce type de catégorie sociologique à l'aide d'une notion spatiale, mais sans problématisation géosociale.

Fize (1994) exploite pour sa part d'une autre façon le concept d'«espace de transition», son intention étant de délimiter le contexte d'une dynamique sociale, mais là encore sans problématisation géosociale. L'auteur emploie les concepts d'«espace intermédiaire» et d'«espace de transition» pour montrer que les jeunes s'approprient des lieux publics sur un mode privatif, modifiant ainsi l'accessibilité publique du lieu. Pour décrire le caractère paradoxal de cette pratique urbaine, Fize qualifie ce genre de lieux d'«intermédiaires», entre l'usage privé et l'usage public, dans la même perspective connotative que la métaphore de l'interstice.

Pour de nombreux jeunes des cités, la «sortie» dans l'espace public est — de fait — une nécessité. Pas d'espace à soi dans le logement familial, pas de lieu propre pour y loger sa vie privée, son intimité. Il faut bien «privatiser» ailleurs, et d'abord dans ces espaces intermédiaires que sont les halls d'immeuble ou les cages d'escalier. Espaces de transition entre le domaine privé et le domaine public, qui deviennent lieux de rendez-vous, de réunion. Il y a aussi des centres commerciaux qui, en un premier sens, servent de «centre»-ville de rassemblement. (Fize, 1994: 97.)

Si, à l'aide de ce concept, Fize isole certains lieux concrets, il reste qu'il ne fait que projeter le social sur le terrain. Même chose pour la métaphore du «lieu-sas» que Lesourd (1994: 140) emploie pour évoquer la construction de ces lieux (cachettes, caves, cages d'escalier, etc.) qui créent une «zone franche» entre un «extérieur tentant et un intérieur dangereux et rassurant». C'est par une opération intellectuelle semblable que De Gaulejac et Mury (1977: 139) qualifient la zone (banlieue) d'«espace intermédiaire», entre l'exclusion sociale et les lieux contrôlés, où il existe

une certaine liberté d'expression sociale. Rémy et Voyé (1981) emprunteront ce concept d'espace intermédiaire dans le même sens pour expliquer que l'attraction qu'éprouve les adolescents pour ce type d'espaces correspond à leur besoin de «limiter la menace d'un monde inconnu en constituant des contre-univers regroupant dans une communauté des éléments d'une similitude non menaçante» (Rémy et Voyé, 1981: 191). Bien que l'image qu'évoque l'adjectif «intermédiaire» soit appropriée pour caractériser la situation d'«entre-deux» de la période de l'adolescence, elle crée de la confusion (par la «fusion sémantique») lorsqu'elle sert aussi à qualifier les lieux que les jeunes occupent.

Constantes et limites épistémologiques des représentations sociospatiales

Tous les auteurs précédemment cités posent l'existence d'un lien entre les pratiques urbaines des jeunes et leurs désirs de socialisation et d'identification sociale. Plusieurs font même état de logiques d'appropriation sociospatiale variant en fonction des aspirations juvéniles et de leur contexte social. Toutefois, la problématique spatiale est marquée de glissements sur le plan épistémologique qu'il me faut souligner. Kokoreff en a déjà décrit quelques-uns. Il affirme que «la dimension spatiale de la "jeunesse" est peu explorée en tant que telle. [...] On retrouve là souvent un problème général posé par le vocable d'"urbain" et la notion d'"espace"» (Kokoreff, 1996: 160). Il importe de rappeler, dans un premier temps, que les représentations théoriques que j'ai relevées ont subi de façon prépondérante l'influence de l'écologie sociale (sociologie urbaine de l'école de Chicago), autant l'influence de ses idées initiales (la ville comme milieu naturel) que celle des idées produites par l'interactionnisme symbolique (la ville comme un «théâtre» d'interactions²). Toutefois, cette influence n'est pas monolithique puisque, comme on l'a vu, certains auteurs utilisent les métaphores naturalistes et interactionnistes tout en rendant visibles les rapports conflictuels donc politiques que les jeunes entretiennent avec les autorités. D'autres influences théoriques, telles que

² Pour en savoir plus sur ce courant théorique, voir Y. Grafmeyer et I. Joseph, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1979; U. Hannerz, *Explorer la ville*, Paris, Minuit, 1983; J. Rémy, «Les courants fondateurs de la sociologie américaine: des origines à 1970», *Espaces et sociétés*, Paris, L'Harmattan, no 56, 1990, p. 7-37; et A. Coulon, *L'école de Chicago*, Paris, PUF, 1992.

la sociologie de l'action, le marxisme et les travaux de Foucault (1975), viennent s'ajouter aux concepts de l'écologie sociale. Par exemple, pensons aux travaux de Ruddick (1996), d'Authier (1985), de Fize (1994), de Dubet et Lapeyronnie (1992), de Rémy et Voyé (1981), de Foret et Bavoux (1990) et de Ferrand (1976) qui rattachent des enjeux de pouvoir et d'appropriation à ces ressources d'interaction que constituent les lieux offrant une meilleure place sociale (visibilité, qualification, position, etc.). Il reste que en ayant recours à des métaphores écologiques ou éthologiques (territorialité animale) pour appréhender la dimension spatiale, on limite la réflexion sur les pratiques urbaines juvéniles à des images naturalistes qui entrent dès lors en contradiction avec la présence d'enjeux sociopolitiques. Dans ce contexte, *l'espace urbain intervient comme un environnement produisant des effets de milieu* (p. ex., le concept de densité écologique). Comparant la notion d'«effets de milieu» à celle d'«économie d'agglomération», Rémy et Voyé définissent la notion d'effets de milieu de la façon suivante: «[...] effets liés à la mise en présence d'éléments sociaux différents, considérés dans leurs réactions réciproques; le recours à cette notion permet en effet d'établir un lien entre des éléments physiques ou matériels et des effets sociaux.» (Rémy et Voyé, 1981: 181.) Malgré les efforts de Rémy et Voyé pour découvrir une spécificité humaine de la territorialité (*ibid.*: 124-125), l'usage de ce type d'emprunts conceptuels semble conserver des fondements naturalistes et organicistes qui caricaturent le rapport du sujet à l'espace. De plus, ces emprunts risquent de véhiculer une certaine idéologie renforçant une «morale spatiale» selon laquelle les localisations et les conflits d'appropriation seraient produits selon un ordre écologique (naturel) dont les lois d'équilibre détermineraient les formes politiques de régulation sociospatiale. Par opposition à cette lecture, Ruddick (1996), Authier (1986) et Ferrand (1976) ont bien insisté pour dire que la localisation des lieux fréquentés par les jeunes n'était pas soumise à un ordre écologique, mais plutôt aux déterminations politiques de la définition symbolique de l'appropriation. Afin d'éviter la confusion épistémologique, il importerait donc de mieux représenter la spécificité humaine du rapport à l'espace à l'aide de concepts qui ne gomment pas la spécificité culturelle de l'investissement symbolique et des conflits politiques d'appropriation. Toutefois, en adoptant ce seul point de vue, il y a aussi un risque de réduire le phénomène géosocial à des enjeux de pouvoir et de contrôle des lieux (p. ex., l'espace conçu comme l'expression de la structure sociale ou de production), sans examiner la question du déterminisme de l'espace

lui-même qui s'exerce sur les conduites des jeunes. Afin de contourner cette difficulté théorique, Ruddick emploie, on l'a vu, la notion d'«homologie» pour expliquer la façon dont s'articule l'imaginaire social des jeunes avec la signification des lieux et ainsi rendre compte de la réciprocité des deux niveaux de détermination des pratiques sociospatiales.

D'autre part, en ce qui concerne la représentation théorique renvoyant à l'espace comme ressource d'interaction, je pense que si, sur le plan sociologique, elle conserve toute sa pertinence, elle est insuffisante et confuse sur le plan géosocial. Considérer l'espace comme une ressource permettant aux jeunes de se distinguer symboliquement réduit en fait la dynamique géosociale à un ensemble d'objets ou de décors soumis à une forme d'économie significative des échanges sociaux à travers les usages urbains. Les jeunes profiteraient des occasions physicospatiales que leur offrent certains lieux pour se rendre visibles (mise en scène), transmettre une image d'eux-mêmes ou protéger leur intimité groupale. Dans la plupart des travaux, on analyse les manifestations identitaires des jeunes dans la ville en ayant recours aux notions de proximité et de distance entre soi et les autres ou, plus rarement, en empruntant des concepts à la science du langage: lexique, syntaxe, expression métaphorique (ou encore d'homologie) et métonymique. C'est là ne considérer que la dimension physicospatiale de l'espace, c'est-à-dire une configuration matérielle des lieux qui induit des conduites sociospatiales chez les jeunes en leur offrant un certain nombre d'occasions et en imposant des contraintes matérielles à leurs désirs de visibilité sociale.

À mon avis, même si cette représentation a l'avantage de reconnaître un certain niveau de détermination à l'espace, elle demeure ancrée dans la conception selon laquelle le *rapport à l'espace est le produit direct de l'action sociale par la projection de son organisation sur un signifiant spatial*. En effet, si la configuration d'un lieu conditionne un certain nombre de contraintes et d'opportunités physicospatiales (ouverture/fermeture, horizontalité/verticalité, centre/périphérie, etc.), ce sont toujours les individus qui déterminent les projections de leur dynamique sociale sur les lieux, de sorte qu'on peut dire que les jeunes «produisent» ou «inventent» leurs espaces en leur donnant un sens social spécifique. L'espace serait alors le signifiant auquel les jeunes imposeraient leurs signifiés en y projetant un univers social spécifique. Ici, seule la perception cognitive est prise en compte dans l'«acte de langage urbain» et non les

dimensions affectives et inconscientes de l'imaginaire social des jeunes dans le choix des lieux et leur rapport à ceux-ci. On perd ainsi de vue que les lieux ont déjà une histoire sociosymbolique, qu'ils spatialisent déjà des significations symboliques et qu'ils sollicitent l'imaginaire social de tous les individus. En d'autres termes, l'espace n'est déterminant que dans la mesure où il offre une configuration matérielle adéquate pour recevoir l'«inscription» de sens social produit par les jeunes.

Dans un ouvrage où il examine de manière critique les conceptions de l'espace géographique, Hubert explique ce qui est occulté par cette conception théorique :

Dans cette conception, l'espace n'intervient que dans la phase finale de la projection. Dans la phase initiale, le projecteur, qu'il s'agisse du sujet ou de la société, produit le sens *sans que soit envisagée une spatialisation préalable, ou plutôt: sans que la spatialisation initiale du sujet ou du groupe ne fasse sens*. Or cette opposition entre l'espace avant et après la projection n'est pas sans conséquence pour la réflexion sur l'investissement du sens dans l'organisation géographique. (Hubert, 1993: 168; c'est moi qui souligne.)

Aussi, j'ai constaté que les auteurs qui traitent du rapport existant entre les pratiques de socialisation des jeunes et l'espace urbain limitent la connaissance du phénomène à la seule description de ses manifestations, sans explorer les fondements de son existence. En d'autres termes, ces recherches ne font qu'attester l'«évidence» du rapport existant entre la construction identitaire et l'espace, sans en expliquer le processus d'émergence et de constitution. C'est pourquoi je pense qu'une réflexion théorique approfondie sur le rôle que joue l'espace dans la structuration des pratiques de socialisation urbaine juvénile est nécessaire pour qu'on puisse rendre compte des niveaux de détermination de ces pratiques et non seulement en décrire au sens figuré les manifestations. Comment l'espace urbain intervient-il dans la structuration d'un potentiel de socialisation des jeunes en général? Cette question soulève en effet des problèmes épistémologiques quant à la nature même de l'espace. De quel *espace* s'agit-il? On a vu que, dans le corpus des travaux portant sur les jeunes de la rue et sur la rue, les auteurs font grand usage de métaphores pour désigner l'espace urbain, réduisant la réalité spatiale à un *interstice* (réduction écologique), un *territoire* (réduction éthologique), un *décor* (réduction théâtrale), une *contrainte matérielle* (réduction physique), un

contenant ou une *ressource* (réduction économique). De façon générale, l'espace urbain est conçu comme un ensemble d'équipements nécessaires à la satisfaction des besoins utilitaires et fonctionnels ou comme un ensemble d'interactions produites par des flux de communication entre des éléments. D'un point de vue épistémologique, cette conception a pour effet de confondre les phénomènes non géographiques et hétérogènes (activités économiques, sociales, culturelles) avec le substrat matériel que l'on considère comme homogène (Hubert, 1993). Il y a alors confusion entre l'existence d'activités fondées sur un substrat et l'organisation géographique elle-même. Autrement dit, il ne suffit pas d'identifier les lieux occupés par les jeunes de la rue ou d'en décrire les différents usages pour penser de manière géographique l'organisation spatiale des lieux de socialisation. L'espace joue un rôle dynamique, de sorte qu'il ne peut être assimilé à un simple réceptacle d'usages. Par exemple, les résultats empiriques de ma recherche doctorale montrent qu'à Montréal les jeunes de la rue ont institué (de façon précaire) un rapport sociosymbolique avec certains lieux dans la perspective d'une recomposition identitaire (Parazelli, 1997). Malgré l'absence d'un travail de théorisation géographique à ce sujet, certains sociologues, adoptant le point de vue de l'interactionnisme symbolique, ont aussi déjà observé, chez les jeunes exclus (jeunes de la banlieue, loubards, enfants et jeunes de la rue, etc.), un certain attachement affectif à l'espace de la rue ou une attirance esthétique pour celui-ci (Barreyre, 1992; Vulbeau, 1992; Kokoreff, 1993; Blanc, 1994; Fize, 1994; Maffesoli, 1994). Ainsi, comme le note Lucchini (1993: 18), la rue «ne se réduit pas à un canal par lequel transitent des personnes et des biens». La rue n'est pas détachée du reste de l'espace construit ni de l'ensemble des représentations symboliques qu'elle peut faire surgir. Dans cette optique, il importe de considérer la rue en tant que représentation qualitative de l'espace et non comme une simple juxtaposition d'objets urbains.

Une piste de recherche en perspective

En guise de conclusion, je tiens à mentionner qu'à la suite de ces considérations épistémologiques et dans la foulée de la réflexion théorique que j'ai amorcée dans le cadre de ma recherche doctorale j'en suis venu à penser qu'il convient d'orienter la réflexion sur les pratiques urbaines juvéniles dans une perspective géosociale. Cette orientation doit prendre en

compte la dimension topologique de l'espace³, c'est-à-dire la représentation qualitative des discontinuités perceptibles dans le monde extérieur que Piaget et Inhelder (1948), Thom (1988), Ali (1990) et Hubert (1993) ont bien décrit chacun à sa manière. À l'instar de plusieurs des auteurs cités ici, il est important de souligner que l'étude des pratiques urbaines juvéniles tirerait un avantage certain de l'élaboration d'un point de vue scientifique fondé sur le primat du symbolique et de l'appropriation dans le rapport des jeunes à leurs lieux de socialisation. Cette association disciplinaire entre la géographie humaine et la sociologie peut produire de féconds indices sur les liens de co-détermination existants entre la représentation topologique de l'espace et la socialisation humaine, entre le sentiment d'appartenance aux lieux et le processus d'identification. C'est pourquoi j'ai entrepris un type d'association transdisciplinaire entre la géographie humaine structurale (Ritchot, 1985; Desmarais, 1991; Mercier, 1992), la sociologie de l'action (Dubet, 1987, 1990), la psychanalyse winnicottienne — la théorie de l'espace transitionnel (Winnicott, [1971] 1975) — et la sociopsychanalyse — la théorie du mouvement d'appropriation de l'acte (Mendel, 1992). Ce regroupement transdisciplinaire m'a permis de poser certaines questions de recherche tout en formulant des hypothèses au sujet des pratiques de socialisation urbaine des jeunes de la rue à Montréal (dont j'ai testé la validité empirique auprès de 30 jeunes de la rue en 1994⁴). Voici, pour finir, quelques-unes de ces questions qui m'ont amené à m'engager dans une piste de recherche géosociale allant au-delà de la simple description des pratiques urbaines juvéniles: Comment peut-on expliquer théoriquement les liens qui existent entre le processus de subjectivation et l'espace? Comment les pratiques de socialisation des jeunes dans l'espace urbain sont-elles engendrées? Pourquoi des jeunes choisissent-ils certains lieux

³ Tel un jeu d'échecs, la représentation topologique de l'espace renvoie à l'identification de formes hétérogènes au sein d'une hiérarchie de voisinages déterminant des positions relatives. Celles-ci sont relatives, car leur valeur (degré de permanence) est différenciée par leur potentiel attractif et répulsif (p. ex., l'espace d'un centre d'accueil de réadaptation n'est pas aussi attirant pour les jeunes que les Foufounes électriques). Ajoutons que, pour Piaget, la notion spatiale topologique repose sur des «correspondances qualitatives bi-continues» en faisant appel aux notions de voisinage, d'ordre de proche en proche, de séparation et d'enveloppement. Cette représentation, dont l'acquisition complète se situe vers l'âge de douze ans, ignore la conservation des distances et la perspective. Ce n'est que vers l'âge de cinq ans que l'enfant débute l'apprentissage de la représentation projective (perspective de l'espace: dimensions et profondeur) et vers sept ans, celui de la représentation euclidienne (espace métrique).

⁴ Pour une synthèse des résultats de cette recherche, voir Parazelli (1998a, 1998b).

d'occupation plutôt que d'autres et quelle est l'importance des lieux qu'ils occupent? Quels sont les enjeux psychosociaux de l'appropriation sociospatiale à l'adolescence? Quelle part prend l'imaginaire social dans le fait que des lieux de socialisation exercent une plus forte attraction que d'autres? Quels sont les facteurs sociopolitiques liés à la gestion des usages urbains qui orientent l'appropriation de lieux de socialisation par les jeunes?

Michel PARAZELLI
Boursier postdoctoral,
INRS-Culture et société

Résumé

Cet article propose une lecture critique des principales représentations sociospatiales servant à qualifier les pratiques spatiales juvéniles dans la littérature scientifique. Quatre présupposés épistémologiques ont été relevés: l'espace comme ressource d'interaction, comme aire naturelle, comme contenant et comme une délimitation catégorielle. Si tous les auteurs affirment l'existence d'un lien entre les pratiques urbaines des jeunes et leurs désirs de socialisation, la problématique spatiale emprunte deux biais épistémologiques: 1) l'espace urbain intervient comme un environnement produisant des effets de milieu; 2) le rapport à l'espace est le produit direct de l'action sociale par la projection de son organisation sur un signifiant spatial. Ces glissements ont pour effet de désigner l'espace urbain à l'aide de métaphores réduisant la réalité spatiale à un interstice, un territoire, un décor, une contrainte matérielle, un contenant ou une ressource.

Mots-clés: représentations sociospatiales, pratiques urbaines juvéniles, limites épistémologiques.

Summary

This article offers a critical reading of the main socio-spatial representations employed in scholarly literature to characterize the spatial practices of youths. Four epistemological presuppositions are identified: space as a resource for interaction, as a natural area, as a container, as a

category-specific delimitation. While all the authors note the existence of a link between urban youth practices and their socialization desires, the spatial problematic has two epistemological biases: 1) urban space acts as an environment producing background effects; and 2) the relationship to space is the direct product of social action through the projection of its organization onto a spatial signifier. The effect of this shift is to designate urban space with the help of metaphors that reduce spatial reality to an interstice, a territory, a scenery, a material constraint, a container, or a resource.

Key-words: socio-spatial representations, urban youth practices, epistemological limits.

Resumen

Este artículo propone una lectura crítica de las principales representaciones socio-espaciales que califican las prácticas espaciales juveniles en la literatura científica. Se avanzan cuatro supuestos epistemológicos: el espacio como recurso de interacción, como área natural, como receptáculo y como delimitación categorial. Si a pesar de que todos los autores afirman la existencia de un lazo entre las prácticas urbanas de los jóvenes y sus deseos de socialización, la problemática del espacio social asume dos formas epistemológicas: 1) el espacio urbano interviene como marco que produce los efectos del medio; 2) la relación al espacio es el producto directo de la acción social a través de la proyección de su organización sobre un significante espacial. Esas formas tienen por objetivo designar el espacio urbano a partir de metáforas que reducen la realidad espacial a un intersticio, a un territorio, a un decorado, a un condicionamiento material, a un receptáculo o a un recurso.

Palabras clave: representaciones socio-espaciales, prácticas urbanas juveniles, límites epistemológicos.

Références bibliographiques

- ALI, S. (1990). *Le corps, l'espace et le temps*, Paris, Bordas.
- ARIÈS, P. (1979). «L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville», *Urbi*, Montréal, no 2, p. 3-14.
- AUTHIER, J.-Y. (1986). «Centre-ville et marginalité. Les "groupes" de jeunes dans la rue de la République à Lyon», dans A. VANT, *Marginalité sociale, marginalité spatiale*, Actes du colloque (Lyon, 6-8 juin 1984) tenu à l'Université Lyon II (Lumière), Paris, Éditions du CNRS, p. 174-186.
- BACHMANN, C. (1992). «Jeunes et banlieues», dans G. FÉRREOL (dir.), *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*, Lille, Presses universitaires de Lille.
- BARREYRE, J.-Y. (1992). *Les loubards. Une approche anthropologique*, Paris, L'Harmattan.
- BECKER, H. (1963) [1985]. *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Paris, A.-M. Métaillé.
- BOULLIER, D. (1985). *Un étranger intime: l'adolescent. La cohabitation des générations en grand ensemble*, Rennes, LARES (Université de Rennes 2).
- BLANC, C. S. (1994). *Urban Children Distress. Global Predicaments and Innovative Strategies*, Italie, United Nations Children's Fund.
- BLUMER, H. (1969). *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, Englewood Cliffs (N.J.), Prentice-Hall.
- BRANNIGAN, A., et CAPUTO, T. (1993). *Études sur les fugueurs et les jeunes de la rue au Canada: Problèmes conceptuels et méthodologiques*, Calgary (Alb.), ministère du Solliciteur général du Canada et Direction de la promotion des services de Santé Canada.

- CHAREST, R., et GAGNÉ, J. (1997). «Le nettoyage du parc Berri», *Relations*, no 627 (janvier-février), p. 11-14.
- CHOBEAUX, F. (1996). *Les nomades du vide*, Paris, Actes Sud.
- CÔTÉ, M.-M. (1988). *Les jeunes de la rue à Montréal. Une étude d'ethnologie urbaine*, thèse de doctorat, département d'anthropologie, Montréal, Université de Montréal.
- (1992) «Une mémoire qui n'en finit plus de crier, celle des jeunes de la rue à Montréal», *Revue internationale d'action communautaire*, 27/67, p. 145-152.
- DE GAULEJAC, V., et MURY, G. (1977). *Les jeunes de la rue*, Toulouse, Edouard Privat.
- DESMARAIS, G. (1991). *La théorie de la forme urbaine. Une problématique morpho-sémiotique*, thèse de doctorat, faculté de l'aménagement, Montréal, Université de Montréal.
- DIGNEFFE, F. (1993). «Socialisation et déviance. Les origines de la perspective interactionniste», dans P. Tap et H. Malewska-Peyre (dir.), *Marginalités et troubles de la socialisation*, Paris, PUF, p. 223-247.
- DREYFUS, J. (1976). *La ville disciplinaire*, Paris, Galilée.
- DUBET, F. (1987). *La galère: Jeunes en survie*, Paris, Arthème Fayard, coll. «Points».
- DUBET, F. (1990). «Socialisation des acteurs et sujet social», dans F. Digneffe (dir.), *Acteur social et délinquance. Une grille de lecture du système de justice pénale*, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur, p. 55-79.
- DUBET, F., et LAPEYRONNIE, D. (1992). *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil.
- DUPREZ, D., et HEDLI, M. (1992). *Le mal des banlieues? Sentiment d'insécurité et crise identitaire*, Paris, L'Harmattan.

- FERRAND, A. (1976). «La pratique spatiale des groupes de jeunes: ségrégation et appropriation symbolique», dans P. Korosec-Serfaty (dir.), *Appropriation de l'espace: Actes de la 3e Conférence internationale de psychologie de l'espace construit* (Strasbourg, 21-25 juin 1976), Strasbourg, Université de Pasteur, p. 437-442.
- FIZE, M. (1994). *Le peuple adolescent*, Paris, Julliard.
- FORET, C., et BAVOUX, P. (1990). *En passant par le centre... La rue de la République à Lyon. Anthropologie d'un espace public*, Lyon, Trajectoires.
- FOUCAULT, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.
- GAUTHIER, M. (1994). *La pauvreté chez les jeunes. Précarité économique et fragilité sociale*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture.
- GILLIS, J. R. (1974). *Youth and History: Tradition and Change in European Age Relations. 1770-Present*, New York, Academic Press.
- GOFFMAN, E. ([1963] 1975). *Stigmate*, Paris, Minuit.
- GUTH, S. (1996). «Ordre et désordre dans les quartiers de rue», *Revue française de sociologie*, vol. 37, no 4 (octobre-décembre), p. 607-623.
- HALL, G. S. (1905). *Adolescence. Its Psychology and its Relations to Physiology, Anthropology, Sociology, Sex, Crime, Religion and Education*, New York, Appleton Century Crofts, 2 vol.
- HUBERT, J.-P. (1993). *La discontinuité critique. Essai sur les principes a priori de la géographie humaine*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- KETT, J. F. (1977). *Rites of Passage: Adolescence in America 1790 to the Present*, New York, Basic Books.
- (1991). «Tags et zoulous. Une nouvelle violence urbaine», *Esprit: La France des banlieues*, no 169, p. 23-36.

- KOKOREFF, M. (1993). «L'espace des jeunes. Territoires, identités et mobilité», *Les Annales de la recherche urbaine: Mobilités*, nos 59-60, p. 170-179.
- (1996). «Jeunes et espaces urbains. Bilan des recherches en France, 1977-1994», *Sociologie et sociétés*, vol. 28, no 1, p. 159-176.
- LESOURD, S. (1994). «Agressivité et extérieur. Forces constructives de l'adolescent», dans A. Vulbeau et J.-Y. Barreyre (dir.), *La jeunesse et la rue*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 131-141.
- LIEBERG, M. (1994). «Appropriating the city: Teenagers' use of public space», dans S. J. Neary, N. S. Snirns et F. E. Brown (dir.), *The Urban Experience. A People Environment Perspective*, p. 321-333.
- LORENZ, K. (1966). *On Agression*, New York, Harcourt.
- LUCCHINI, R. (1993). *Enfant de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Genève, Librairie Droz S. A.
- LUTTE, G. (1988). *Libérer l'adolescence. Introduction à la psychologie des adolescents et des jeunes*, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga éditeur.
- MAFFESOLI, M. (1994). «Rue, esthétique, socialité», dans A. Vulbeau et J.-Y. Barreyre (dir.), *La jeunesse et la rue*, Paris, Desclée de Brouwer, p. 23-31.
- MEAD, G. H. ([1934] 1963). *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF.
- MENDEL, G. (1992). *La société n'est pas une famille*, Paris, La Découverte.
- (1994). «Mutations symboliques, nouvelles réalités sociales, crise des institutions, pistes de travail», *Une génération sans nom (ni oui). Actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société* (24-25-26 avril 1992 à Montréal), Montréal, PIAMP, p. 27-32.
- MERCIER, G. (1992). «La théorie géographique de la propriété et l'héritage ratzélien», *Cahiers de géographie du Québec: La géographie humaine structurale*, vol. 36, no 98, p. 235-250.

- OSTROWETSKY, S. (dir.) [1988]. *La civilité tiède. Recherche sur les valeurs urbaines dans les «nouveaux centres»*, Aix-en-Provence, EDRESS et CERCLES.
- PARAZELLI, M. (1997). *Pratiques de «socialisation marginalisée» et espace urbain: le cas des jeunes de la rue à Montréal (1985-1995)*, thèse de doctorat en études urbaines, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- (1998a). «Aller voir ailleurs si j'y suis... Les trajectoires géosociales des jeunes de la rue québécois», *Agora* (France), L'Harmattan, no 13, p. 71-86.
- (1998b). «La fiction généalogique des jeunes de la rue: le mythe de l'autonomie naturelle», *Possibles*, vol. 22, no 1 (hiver), p. 25-42.
- PIAGET, J., et INHELDER, B. (1948). *Les représentations de l'espace chez l'enfant*, Paris, PUF.
- RÉMY, J., et VOYÉ, L. (1981). *Ville, ordre et violence*, Paris, PUF.
- RENÉ, J.-F. (1993). «La jeunesse en mutation: d'un temps social à un espace social précaire», *Sociologie et sociétés*, vol. 25, no 1, p. 153-171.
- RITCHOT, G. (1985). «Prémises d'une théorie de la forme urbaine», dans G. Ritchot et C. Feltz (dir.), *Forme urbaine et pratique sociale*, Montréal et Louvain-la-Neuve, Le Préambule et Éditions Ciaco, p. 23-65.
- ROULLEAU-BERGER, L. (1991). *La ville-intervalle. Jeunes entre centre et banlieue*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- RUDDICK, S. M. (1996). *Young and Homeless in Hollywood. Mapping Social Identities*, New York, Routledge.
- SCHAUT, C. et VAN CAMPENHOUDT, L. (1994). *Le travail de rue en communauté française: nature et enjeux*, rapport de recherche pour la Fondation Roi Baudoïn, Bruxelles, Centre d'études sociologiques des Facultés Universitaires Saint-Louis.

- SCHINDLER, N. (1996). «Les gardiens du désordre: rites culturels de la jeunesse à l'aube des Temps modernes», dans G. Levi et J.-C. Schmitt (dir.), *Histoires des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne (Tome 1)*, Paris, Seuil, p. 277-329.
- SCHMITT, J.-C. (1993). «Pour une histoire de l'adolescence: le cas du Moyen Âge», conférence donnée dans le cadre de la quatrième campagne d'animation de l'INSERM (les 15 et 16 novembre 1990 en Haute-Savoie, France), dans A. Turz, Y. Souteyrand et R. Salmi (dir.), *Adolescence et risque*, Paris, Syros, p. 21-28.
- SHAW, C., et McKAY, H. (1942). *Juvenile Delinquency in Urban Areas*, Chicago, University of Chicago Press.
- SHIELDS, R. (1989). «Social spatialization and the built environment: The West Edmonton Mall», *Environment and Planning: Society and Space*, vol. 7, p. 147-164.
- THOM, R. (1988). «Les intuitions topologiques primordiales de l'aristotélisme», dans E. Agazzi, *L'objectivité dans les différentes sciences*, Fribourg, Éditions Universitaires Fribourg Suisse, p. 63-83.
- THRASHER, F. ([1927] 1963). *The Gang. A study of 1,313 gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press.
- VULBEAU, A. (1992). «Les masques de l'inscription sociale», dans S. Lesourd (dir.), *Adolescents dans la cité*, Paris, Éères, p. 33-42.
- WINNICOTT, D. W. ([1971] 1975). *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard.
- WHYTE, W. F. ([1943] 1955). *Street Corner Society. The Social Structure of an Italian Slum*, Chicago, University of Chicago Press.
- WYLLIE, D., et SMITH, G. C. (1996). «Effects of extroversion on the routine spatial behavior of middle adolescents», *Professional Geographer*, vol. 48, no 2 (mai), p. 166-180.